Dix-huitième Siècle

Le statut des anomalies dans la philosophie de Diderot

Annie Ibrahim

Abstract

Annie Ibrahim : The status of anomalies in Diderot's philosophy.

When discussing monstrous organisms, Diderot uses contemporary vocabulary ; however, the term «anomaly », although an anacronism, would be more exact, not in order to make him a «precursor » of teratology, but to emphasize the fact that for him monsters are the result of pure chance, accidental deviations, subject to no norms. Attempting to provide a materialistic and «vitalistic » theory of these disorders, Diderot proposes two metaphors ; games of chance and natural grafts are models for the formation of monsters, seen in turn as a prototype for the production of living beings. Diderot thus describes both art remodelling Nature while obeying its laws, and a medical Utopia developing the infinite possibilities of modification of living forms.

Citer ce document / Cite this document :

Ibrahim Annie. Le statut des anomalies dans la philosophie de Diderot. In: Dix-huitième Siècle, n°15, 1983. Aliments et cuisine. pp. 311-327;

doi : https://doi.org/10.3406/dhs.1983.1449

https://www.persee.fr/doc/dhs_0070-6760_1983_num_15_1_1449

Fichier pdf généré le 26/03/2019

LE STATUT DES ANOMALIES DANS LA PHILOSOPHIE DE DIDEROT

L'intérêt pour le monde vivant, dans la pensée française du 18e siècle, c'est à la fois la « curiosité » et l'inquiétude devant les organismes monstrueux : penseurs, savants, philosophes et médecins sont soumis à l'ancienne conviction qu'il y a de l'ordre dans la Nature. Bien avant que Diderot ne rencontre cette question, les monstres sont des « faits contradictoires » qu'il faut réduire à l'ordre, car ces interruptions ou subversions du mécanisme portent atteinte à la perfection de l'univers et à la capacité de le rationaliser. Il est remarquable qu'au siècle des Lumières, ce problème des montres suscite une faillite progressive des théories en place, singulièrement celle du matérialisme mécaniste, et révèle leur incapacité à résoudre une telle contradiction. Diderot éclaire le sens de cet échec en montrant que s'il y a des aveugles et des mains à six doigts, ces faits eux-mêmes manifestent un *autre* ordre de la Nature, et exigent une *autre* métaphysique. Dans les *Principes sur la matière et le mouvement,* contre les philosophes qui se trompent en croyant la matière indifférente au mouvement et au repos, la Nature elle-même trace la frontière entre l'apparence et la réalité. A nous de savoir repérer cette ligne de démarcation, pourvu qu'on suive la Nature, au lieu de lui infliger des systèmes préétablis : « Ils oublient que, tandis qu'ils raisonnent de l'indifférence du corps au mouvement et au repos, le bloc de marbre tend à sa dissolution » (t. IX, p. 610) [1]. Si nous suivons la trajectoire de Diderot, depuis les *Pensées philosophiques* jusqu'aux *Éléments de physiologie,* quelle conception du monstre verrons-nous se constituer ?

L'excentricité de la position de Diderot, sur cette question, surtout dans ses dernières œuvres, a exercé une forte séduction sur un certain nombre d'historiens de sa philosophie : tout en conservant le vocabulaire traditionnel (monstre, bizarrerie, vice, désordre, écart), ses textes travaillent en effet paradoxalement à débarrasser la notion de monstre de tout contenu normatif. La

Persée BY: creative commons

profonde influence du « transformisme » de Lucrèce, surtout dans le *Rêve,* permet de penser les monstres comme de simples irrégularités *de fait,* purement *hasardeuses.* Simple constat empirique, exempt de toute intention normative. Or le passage du vocable de « monstre » à celui d'« anomalie » [2] a été l'une des conditions épistémologiques (liée à l'apparition de l'embryogénie et de l'anatomie comparée) de la naissance de la tératologie positive. Cette condition et l'importance des mots dans cette affaire sont rappelées avec insistance par Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, l'un des fondateurs de cette discipline, dans son *Histoire générale et particulière des anomalies...* (Bruxelles, 1837).

Dès lors, pour nombre d'études [3], la séduction devient aisément tentation d'user de l'habituel artefact [4] : les textes de Diderot ne fournissent-ils pas des motifs plus que suffisants à faire de lui un « précurseur » de la science des monstres ? [5]. La lecture attentive des textes dément la pertinence d'une telle notion [6] ; pour qui voudrait naïvement s'acharner à juger rétroactivement Diderot au tribunal de la science constituée, la catégorie de « repoussoir » de la tératologie semblerait alors plus adéquate ! La raison essentielle pour laquelle le *Rêve* ou l'*Entretien* ne sauraient constituer une propédeutique aux travaux d'Isidore Geoffroy tient au caractère de la critique que fait Diderot de l'usage traditionnel de la notion de monstre. Si nous nous autorisons ici un anachronisme dans le vocabulaire, en lui appliquant le concept d'« anomalie », c'est que Diderot fait converger les termes de monstre, désordre, maladie, ou bizarrerie, vers la thèse selon laquelle les productions matérielles sont purement *aléatoires,* absolument livrées au hasard, à l'accident. L'inadéquation de la catégorie de précurseur est ici manifeste : comment une tératologie du début du 19e siècle, ou une théorie de l'évolution, pourraient-elles tolérer la simple anomalie ou le pur aléa, elles qui doivent concilier l'objectivité de l'étude du vivant avec la nécessaire supposition d'une téléologie des organismes [7] ?

D'où la singularité de la position de Diderot qui dénonce l'incapacité du matérialisme mécaniste à rendre compte des contradictions de l'ordre et qui, pliant la notion de monstre au sens encore informulé de l'« anomalie », ne prépare cependant d'aucune façon la tératologie. Quel contenu donner alors à ce travail sur le concept de désordre, tant dans l'économie de son œuvre que dans son rapport aux théories du vivant du 18e siècle ? N'y a-t-il pas là une construction *radicalement matérialiste,* si on

peut dire, des anomalies ? C'est en effet dans le *Rêve* et dans l'*Entretien* que les bizarreries sont assimilées à de pures différences hasardeuses. Mais Diderot est-il là en train de « penser » ? Ne se laisse-t-il pas plutôt, aller, comme il nous le suggère, à une série de pressentiments *métaphoriques ?* Il nous montrerait que, face à la tentative d'élaborer une systématique des anomalies, son matérialisme s'achève dans la *fiction.*

Quoi qu'il en soit, c'est bien à travers une « question de mots » qu'éclate l'impossibilité de toute filiation entre Isidore Geoffroy et Diderot. Après l'avoir évoquée, nous verrons comment la position de Diderot à l'égard des monstres se fonde, des *Pensées* aux *Éléments,* dans sa conception des rapports entre le Tout et ses variétés ; nous tenterons enfin de comprendre comment elle s'achève dans une conjecture, celle des inventions du hasard.

En dehors de tout critère philosophique, le ton de la *Lettre sur les aveugles* et l'existence du *Neveu de Rameau* suffiraient à prouver que l'intérêt de Diderot pour les monstres dépasse largement le simple rôle d'une hypothèse d'école qui permettrait de trancher les difficultés théoriques de l'époque. Ces textes marquent au contraire l'attention à la spécificité et au caractère irréductible de l'être individuel, qui déclenchera la violente apologie de l'« original », contre Helvétius, dans la *Réfutation* (t. XI, p. 521). Du génie jusqu'au médecin de soi-même, en passant par l'aveugle, se constituent des êtres qui ne sont aucunement déterminés par les lois de l'univers ; ce sont eux, au contraire, en tant qu'*originalités,* qui peuvent régler des mondes. A ce titre, l'objection contre Helvétius est autant une objection contre Isidore Geoffroy pour qui précisément l'originalité n'a pas d'existence dans le monde vivant. Comme nombre de médecins positivistes, il fait dépendre le pathologique du physiologique qui tient lieu de *norme,* et il précise dans sa *Préface* (p. XI) : « Je montrerai comment les lois et les rapports des anomalies ne sont eux-mêmes que des corollaires des lois plus générales de l'organisation ». Toute loi tératologique a sa loi correspondante dans l'ordre des faits normaux, et les aberrations de la monstruosité ne franchissent jamais certaines limites. La règle à laquelle se réduit tout le vivant, c'est l'« affinité de soi pour soi », et les monstres sont des « embryons permanents » que la Nature met à notre disposition pour nous aider à reconstituer la formation des êtres organisés. Il n'y a donc jamais d'exception aux lois de la Nature.

S'il s'agissait de choisir entre les deux étymologies du mot « monstre », il est clair que Diderot, comme Isidore Geoffroy,

serait davantage séduit par la moins fréquente : le monstre est ce qui montre. Dans la *Lettre sur les aveugles,* il désigne un aveugle qui nous montre quelque chose de l'origine. Mais, avec la *Lettre,* l'origine n'est pas l'organe simple qui finira par se développer harmonieusement, c'est le chaos, les mondes estropiés. Cette démonstration de l'aveugle a plusieurs incidences du point de vue d'un empêchement à la tératologie : d'abord, l'aveugle nous montre qu'il y a une fausse métaphysique, celle qui pose l'ordre de la Nature. Et davantage, cet ordre n'existe pas plus aujourd'hui qu'il n'existait à l'époque des « mondes estropiés » : symétrie passagère, ordre momentané. Illusion, donc, la « méthode naturelle », celle de Geoffroy, qui ramènerait les formes naturelles vivantes à l'unité du plan d'organisation. D'autre part, ce qui est premier, ce n'est pas le simple, la règle ou la norme, à quoi pourraient se ramener les exceptions ; ce qui est premier, c'est le désordre. Une tentative de penser le monde vivant devrait donc se régler sur les écarts, au prix de sacrifier cette unité théorique rêvée, et d'abandonner l'espoir d'une homologie idéale entre le rationnel et le réel. Tel est l'embarras de Diderot devant ses muets de convention : duquel pourra-t-on affirmer qu'il suit l'ordre naturel ? (Encore faudrait-il pouvoir le définir *a priori* !) Tel est aussi le scepticisme de la sixième pensée sur l'*Interprétation* qui note la démesure entre « la multitude infinie des phénomènes de la Nature » et « les bornes de notre entendement et la faiblesse de nos organes ». On ne pourra donc apercevoir du Tout que « quelques pièces rompues et séparées » (t. II, p. 719). De même le médecin se règle sur la maladie. Tel est bien, d'ailleurs, pour Diderot, l'intérêt des cas pathologiques : « Tout étant égal d'ailleurs, celui qui entendra le mieux le corps humain sera le plus en état d'en écarter les maladies ; et le meilleur anatomiste sera certainement le meilleur médecin » (Art. « *Anatomie* », *Enc.*). Geoffroy, lui, soutenant ce que G. Canguilhem appelle le « dogme » de la dépendance du pathologique à l'égard du physiologique, écrit : « Toutes les anomalies ont été considérées principalement par tous les auteurs sous le point de vue pratique, par moi sous le point de vue théorique. Ils se sont proposé pour but leur guérison ; et moi, leur connaissance approfondie, et par elle la vérification et l'extension des lois générales de l'organisation » (III, p. 444).

Alors que Geoffroy systématise les anomalies en les traitant comme autant de corollaires de l'unité de composition, Diderot, en posant la préséance de l'écart sur la règle, et du pathologique sur le physiologique, serait plutôt conduit à une théorie atomiste

du monde vivant et de ses mouvements, atomisme qui pourrait donner l'illusion d'un éparpillement désordonné d'individus ne se ramenant à aucune unité pensable, et dépendant d'un chaos originaire non finalisé vers une quelconque harmonie. Mais c'est Diderot lui-même, on le sait, qui interdit cette lecture dans la célèbre Pensée 11 de l'*Interprétation :* « L'indépendance absolue d'un seul fait est incompatible avec l'idée de Tout » (t. II, p. 722). Il convient donc de comprendre comment s'allie cette idée du Tout avec celle de la préséance des écarts, et ceci en s'arrêtant aux textes où la question de l'anomalie est posée de façon aiguë. Nous ne pouvons ici, en manière de résumé, que les indiquer.

En 1746, le monde des *Pensées philosophiques* est celui de l'harmonie naturelle, où se met en place le mécanisme de compensation des désordres, sur le modèle, par exemple, de la méchanceté de Racine « balancée » par son génie. C'est à cette même époque que les médecins et les anatomistes de l'Académie se sont engagés dans le débat sur la nature des monstres, débats qui couvrira presque tout le siècle, et où s'illustra surtout Lémery dans son opposition contre Duverney puis contre Winslow. On sait comment ce débat autour de la nature des monstres s'insère dans la célèbre « Querelle des germes » où s'affrontèrent partisans de la préexistence et partisans de l'épigénèse. Ainsi, face à la naissance de fœtus monstrueux, fut-il nécessaire de convoquer le métaphysique sur les tables de dissection. Tout cela est à l'œuvre dans le texte de Diderot qui « hérite » du débat philosophique où les théories de la génération furent utilisées comme preuve ou démenti de ce mécanisme de compensation ici essentiel. A l'horizon, c'est la philosophie de Malebranche qui, soutenant la thèse de l'imagination maternelle, et l'illustrant par la célèbre image de l'enfant roué, servit de référence obligée, au moins jusqu'en 1740. L'opposition de Malebranche à Arnauld et au jansénisme est bien connue [8]. L'enjeu en était la distance établie entre la volonté de Dieu et le mouvement des lois naturelles. Malebranche laissait à la nature la possibilité d'un « jeu », « suite nécessaire (...) des lois de la communication des mouvements ». D'où ce recours à l'imagination maternelle qui rend compte, à propos des formations monstrueuses de ces « accidents » dont Dieu est innocent. En 1690, Régis rétablit contre Malebranche et contre la renaissance de la pensée augustinienne l'orthodoxie du cartésianisme en niant qu'on puisse distinguer en Dieu l'entendement et la volonté car « les lois de la nature ne sont point différentes de la volonté de Dieu,

et si l'on dit que Dieu fait des choses en suivant les lois de la nature, qu'il voudrait ne pas faire, nous répondons encore que c'est proprement assurer que la volonté de Dieu est contraire à elle-même, ce qui répugne » [9]. Même si les monstres sont le fait d'accidents, c'est-à-dire de désordres hasardeux rendus possibles par le jeu des mouvements naturels, ils est impossible de ne pas intégrer ces accidents à la volonté de Dieu. Dès lors, convient-il même encore de parler de monstres, puisque les intentions de ce Dieu (cartésien) passent de loin notre entendement ? Au tout début de la querelle des germes, Fontenelle trace avec force et précision les contours de la notion d'accident : « On regarde communément les monstres comme des jeux de la nature, mais les philosophes sont très persuadés que la nature ne se joue point, qu'elle suit toujours invariablement les mêmes règles, et que tous ses rouages sont pour ainsi dire également sérieux. Il peut y en avoir d'extraordinaires, mais non pas d'irréguliers » [10]. Parmi les diverses possibilités de laisser du « jeu » entre l'extraordinaire et l'irrégulier, Diderot, à l'époque des *Pensées,* opte pour la solution de l'équilibre par compensation. Jusque dans l'article « *Médecine* » de l'*Encyclopédie,* il dévéloppera une conception de la maladie où la thérapeutique est conçue comme addition de ce qui manque et soustraction du superflu, à la manière de Boerhaave.

L'athée de la 21e *Pensée,* et l'aveugle de la *Lettre* font infraction à l'ordre horloger. Pour l'athée, « le monde résulte du jet fortuit des atomes » (t. I, p. 283). L'aveugle évoque « les agitations irrégulières » de l'océan de l'univers (t. II, p. 199). Les monstres sont une déviation à l'écart de la verticale épicurienne, droite elle-même obtenue sur un coup de dés. Sont réunies ici, dans le cadre d'un matérialisme mécaniste, les conditions qui accomplissent véritablement l'assimilation de l'anormal à l'anomalie (*an-omalos,* sans régularité, à l'écart du sillon ; telle est d'ailleurs l'étymologie que l'*Encyclopédie* prête au mot *délire : aberrare de lira*). La possibilité de s'écarter du sillon, sans qu'il y ait là une anormalité, et sans qu'on ait besoin de compensation, est explicitée par Saunderson sur son lit de mort, en fonction d'un certain nombre de conditions qui toutes s'ordonnent autour de la notion de temps : l'état actuel de l'univers (« arrangé ») fut précédé d'un état originaire (« dérangé ») chaotique. L'ordre est venu après coup.

Il n'est pas aisé de faire entrer cet « après coup » de la dépuration progressive des formes vivantes par élimination des combinaisons vicieuses, dans une temporalité qui justifie une

évolution, voire une histoire. C'est en effet la tradition d'Empédocle et celle de Lucrèce [11] qu'il convient d'évoquer, car Diderot s'y inscrit ici comme à l'article « *Epicurisme* » de l'*Encyclopédie :* « Le monde est l'effet du hasard et non l'exécution d'un dessein ». Dans l'infinité des mondes, la matière organique naît de l'inorganique, par dégrés, mais les conditions de ce développement sont des « circonstances », comme le seraient celles qui permettent la dépuration : « Car, nous le voyons, il faut le concours de bien des circonstances pour que les espèces puissent, en se reproduisant, se propager » (*De Natura,* V, v. 850). Dans la trajectoire d'Épicure et d'Empédocle, Diderot s'en prend ici au finalisme. Le critère de la forme réussie, c'est simplement la chance de durer, la quantité de temps de survivance, à l'image de cette nature primitive qui, chez Lucrèce, produit un grand nombre de monstres condamnés à périr, car « ils n'ont pu toucher à la fleur de l'âge tant désirée, ni trouver de nourriture, ni s'unir par l'acte de Vénus » (*ibid.,* v. 847-848). Les « lois de l'analyse des sorts » ici sommairement appliquées, permettent d'affirmer que, les lois de la matière étant infinies, il y a une certaine chance que les monstres apparaissent à côté des combinaisons réussies. Mais les monstres sont rares.

La probabilité ainsi conçue perd toute pertinence dans les textes qui s'échelonnent de 1754 à 1770 lorsque le dynamisme de la matière étant posé, l'ancien système harmonieux de la compensation mécanique est remplacé par l'hypothèse d'une régulation organique. Le Tout n'est plus ici un univers ni un monde, mais un dynamisme ou une sensibilité qui se meut vers la production de formes vivantes. Ces combinaisons ne sont entre elles et par rapport au tout que des « variétés » ou des « différences ». D'Alembert dit dans *le Rêve :* « L'homme n'est qu'un effet commun, le monstre un effet rare ; tous les deux également naturels, également nécessaires dans l'ordre universel et général » (t. VIII, p. 97). Cette conception spinoziste de la totalité fait disparaître la contre-nature et développe une théorie de la différence comme simple variété du Tout. Outre le système de l'*Éthique,* l'influence déterminante qui s'exerce ici sur Diderot est celle de ce maître des expériences qu'était pour lui Bacon [12]. L'hommage qu'il lui rend à l'article « *Encyclopédie* » est aussi lisible dans cette conception de la variété naturelle et nécessaire. Pour Bacon, en effet, la mise en place de la méthode et le travail de l'expérience rendent l'explication finaliste parfaitement stérile, comme ces rémoras qui « ont, pour ainsi dire, retardé la navigation et la marche des sciences ». Dans la deuxième

subdivision de l'histoire naturelle, l'histoire des monstres décrit des modifications de phénomènes naturels, exactement au même titre que l'histoire des générations (fleuves, volcans, terre, météores), et explicables comme elles *per causas,* dans l'ordre des déterminismes naturels, « car nous regardons l'histoire et l'expérience comme une seule et même chose ; et il en faut dire autant de la philosophie des sciences » [13]. Contre l'ancien projet de l'histoire naturelle qui juxtaposait de manière hétéroclite l'ordinaire et l'extraordinaire, il convient de vérifier la régularité des phénomènes, à partir d'une « copie de l'univers, mais de l'univers tel qu'il est, et non tel que l'imagine celui-ci ou celui-là » (*Novum Organum,* I, 124). C'est aussi la thèse anatomique de Bordeu [14], qui explique l'organisation du vivant à partir de la sensation en fonction d'une finalité sans fin, qui produit avec « justesse » la santé ; ici, la seule philosophie médicale, c'est le naturalisme hippocratique, qui aperçoit à l'article « *Santé* » de l'*Encyclopédie* « un nombre très considérable et indéterminé de combinaisons qui établissent bien des variétés dans la manière d'être en bonne santé ». On ne peut donc que suivre la nature, d'autant que lorsqu'elle se heurte à elle-même sous la forme d'un contre-temps, elle se réconcilie avec elle-même quand la figure de la contradiction est menée à l'excès.

Les *Éléments de physiologie* explicitent curieusement la « symétrie passagère » ou « l'ordre momentané » de Saunderson dans la *Lettre.* « Mais l'ordre général change sans cesse. Les vices et les vertus de l'ordre précédent ont amené l'ordre qui est, et dont les vices et les vertus amèneront l'ordre qui suit, sans qu'on puisse dire que le tout s'amende ou se détériore » (*Éléments,* p. 209). Dès lors, on peut penser qu'à l'intérieur de la thèse du naturalisme aléatoire qui fait l'unité de toute sa recherche, Diderot tend finalement à élaborer un statut des anomalies dans le sens d'un « matérialisme vitaliste ». Abandonnant l'image du jet de dés, il attribue l'origine des formes vivantes à cette inquiétude de la molécule, « inquiétude sourde » qui interdit toute réponse rationnelle à la question de savoir ce que cherche la nature, et même si elle cherche quelque chose, voire à éviter un éventuel « raté ».

Ainsi, lorsqu'on tente de cerner la position de Diderot relativement aux anomalies, on le sent hésiter entre l'hypothèse d'une finalité sourde orientée vers l'utilité, et l'hypothèse de purs jeux du hasard. Et son hésitation se focalise sur la question de la formation des corps organisés et des processus d'individuation : tout est-il joué ? Toutes les anomalies se sont-elles déjà

produites ? Peut-il y avoir du nouveau ? Par le jeu de la « modernité » de ces questions, Diderot exerce aujourd'hui sa séduction sur l'épistémologie de la biologie contemporaine. C'est par ce même jeu que pourrait aisément renaître à son endroit une mythologie du précurseur, dirigée dans un tout autre sens que celui des fondateurs de la tératologie ! [15]. En pariant pour un hasard constituant, Diderot « rencontre », malgré l'anachronisme, une image du vivant à laquelle la génétique moderne nous a accoutumés : c'est lui que nous sommes tentés d'apercevoir à l'origine de la contradiction que J. Monod dit être nécessaire à la biologie : affirmation simultanée de l'objectivité et de la téléonomie (*Le hasard et la nécessité,* chap. 1). Diderot, encore, dans la préhistoire de la découverte des « déviations microscopiques » dans le code génétique, et de l'usage du terme de « loterie » pour caractériser l'articulation du programme sur le code. Ne pourrait-ce pas être lui encore, le chirurgien génial de Léon Brilloin (*Vie, matière et observations,* Paris, 1959, p. 105), qui s'interroge sur le sens de ses fascinantes opérations : de l'assemblage aléatoire d'organes d'un animal préalablement séparés et maintenus en vie, il peut résulter soit un être viable, soit un être monstrueux promis à la mort : comment définir la notion de *valeur* qui semble adaptée à la possibilité de juger de la différence entre ces deux productions éventuelles ? Pourquoi recourir nécessairement à la notion de valeur, et ne pas se contenter de celle d'improbabilité ? A cette aporie inquiète, Diderot répond par une bravade, celle de Mlle de Lespinasse qui, jouant avec les brins de la molécule, s'amuse à fabriquer un cyclope et un hermaphrodite, manipulation qui figure ces écarts de la nature à quoi Maupertuis, dans son *Système de la Nature* (par. 45), attribue la formation de la diversité infinie des animaux.

Dans le défilé de monstres de 1769, à propos du cas de *situs inversus* du charpentier Jean-Baptiste Macé (t. VIII, p. 110), Diderot s'en remet résolument au hasard : « Et qu'on vienne après cela nous parler de causes finales ! » Sa bizarrerie ou son « irrégularité », comme dit Bordeu, peut « sauter » jusqu'à un descendant éloigné. Double hasard : le *situs inversus* et son hérédité, selon la formation du faisceau de fils. Ces fils de la toile d'araignée, juxtaposés à la fibre venue de Haller et qui désigne la sensibilité de la molécule, produit chez Bordeu cette théorie des brins du faisceau qui, se combinant d'une infinité de façons imprévisibles, produiront ainsi la main à six doigts et le cyclope (l'un par excès de brins, l'autre par mutilation). Les anomalies ne

sont donc pas des irrégularités qui, en tant que traces du passé nous rappelleraient le chaos originel et la progressive dépuration des monstres et des combinaisons ratées. Mlle de Lespinasse le dit à propos des hermaphrodites : il faut donc s'attendre à de l'inconnu (*ibid.*, p. 105). Et ceci parce que l'image du saut ne s'applique pas seulement à l'hérédité, mais aussi à un passage constaté et inexpliqué du brin à l'organe, les deux termes que Diderot utilise pour pallier le saut n'étant en rien des explications : « nutrition » et « conformation » du brin (p. 320). Ainsi, dans *le Rêve,* le brin des yeux de Mlle de Lespinasse quand elle n'était qu'une molécule devient les beaux yeux que Bordeu regarde présentement ; de même, l'extrémité d'une griffe d'anémone sera anémone ; et, dans les *Éléments,* bien qu'il n'y ait rien de commun entre la molécule de l'écorce de saule et le saule, c'est cette molécule qui produit un saule (p. 193). Il semble qu'en repoussant la théorie de la préformation, la théorie du brin retrouve la difficulté de l'atomisme antique ; la formation des corps visibles dans le temps à partir d'atomes éternels et invisibles se fait par un passage à la limite. C'est précisément grâce à cet inexplicable saut que toute anomalie est imaginable dans l'avenir. On peut s'attendre à du nouveau. Imaginable, oui. Mais tout cela peut-il être pensé ?

Il s'agit en effet de rien moins que de penser une matière hétérogène infinie, agitée éternellement du mouvement imprévisible des molécules qui se combinent et constituent les corps organisés. Une fausse métaphysique habituée à se fier aux apparences plutôt qu'à s'en tenir à la réalité, discerne des monstres parmi ces combinaisons. Si ces monstres ne sont que des variétés, c'est que l'anomalie est au fond une des définitions de l'hétérogénéité de la matière. D'où le scepticisme de Diderot en matière de théorie de l'anomalie, et sa conviction qu'il faut se maintenir là au niveau des conjectures. Ainsi conclut-il la question des monstres dans les *Éléments :* « Pourquoi l'homme, pourquoi tous les animaux ne seraient-ils pas des espèces de monstres un peu plus durables ? » (p. 208). Et ceci doit s'entendre en écho du scepticisme des *Pensées sur l'Interprétation :* les corps organisés constituent le mystère le plus incompréhensible de la nature ; le dogmatisme de l'ancienne métaphysique est parfaitement inadapté (Pensée 10, t. II, p. 721). La vraie métaphysique réside donc dans une confiance sceptique en cette philosophie expérimentale aveugle qui a les yeux bandés, marche toujours en tâtonnant, saisit tout ce qui lui tombe sous les mains, et rencontre à la fin des choses précieuses

(Pensée 23, t. II, p. 728). Diderot caractérise ainsi la méthode qu'il met, lui, en œuvre dans ses textes philosophiques, méthode d'aveugle qui ne ressemble plus au dogmatisme passé, mais qui n'annonce en rien la « méthode naturelle » de Geoffroy. Sans cesse se multiplent, en particulier dans *le Rêve,* et dans la correspondance avec Sophie Volland, les allusions à une philosophie des écarts, des sauts, du désordre, des idées jetées en vrac, seule méthodologie capable de penser le monstre comme une variation hasardeuse, puisque c'est le chemin théorique qu'elle emprunte elle-même. Diderot ouvre ainsi la voie aux *métaphores* pour indiquer ce qui tiendrait lieu, chez lui, d'une théorie des anomalies. La première est célèbre, tentaculaire dans son œuvre, et abondamment étudiée ; nous n'en dirons ici que quelques mots ; c'est la métaphore du jeu. La seconde est la métaphore de la greffe.

Le jeu est une manière d'accès théorique à la connaissance des processus de la nature, puisque la nature elle-même joue et se joue du philosophe. Son jeu, c'est le jeu du génie, et le médecin lui aussi apprend à jouer avec la nature lorsqu'il se fie à son « instinct » pour établir un diagnostic. Tout ceci sur le fond d'une distinction qu'opère Diderot entre un jeu déprécié, voire condamné parce que formel (jeu mathématique, probabilités) et un jeu concret, vivant et créateur (jeu des brins du faisceau, de l'inquiétude sourde de la molécule, du clavecin). Un jeu de pressentiment plutôt qu'un calcul de probabilité dans une loterie. « Il y a dans la nature comme dans presque tous les jeux des choses de pressentiment qui se sentent et ne se calculent point » (t. VIII, p. 907-908) [16].

Mais la métaphore du jeu ne suffit pas à rendre compte des défilés de monstres, ni de l'éventualité de leur capacité à produire du nouveau. Pour cela, Diderot utilise l'image de la greffe, qui nous ramène d'une part à Mlle de Lespinasse manipulant ses brins, et au problème de la guérison des maladies. La greffe est à la fois en effet une notion de jardinage et une notion de chirurgie, et c'est bien ainsi que la pense l'article « *Naturel* » de l'*Encyclopédie,* qui fait la différence entre le naturel et l'artificiel : renvoyant à l'article « *Art* », il rappelle que le naturel ne s'oppose pas à l'artificiel, en s'appuyant sur deux exemples : élever l'eau dans les pompes, c'est naturel *et* artificiel puisqu'industrieux ; il en va de même pour les prunes et les cerises qui croissent sur un arbre greffé. Au chapitre 24 (« De la Génération ») des *Éléments,* le Grand Jardinier s'étant substitué au Grand Horloger, c'est à lui qu'on demande, à propos des

exfoliations successives de la matrice si deux fruits peuvent naître à l'endroit d'un premier pédicule (p. 193). La Nature elle-même nous indique que la possibilité de nouvelles variations tient à l'art de la greffe que réalisent spontanément les hybridations. On sait que Trembley, en 1740, exposa sa découverte de la régénération des polypes en termes végétaux : si on les coupe, ils se reconstituent ; si on leur applique le procédé des boutures, ils se multiplient. Lémery, pourtant habitué à l'usage de la métaphore mécaniste de la montre, dérive lui aussi, dans ses *Mémoires* à l'Académie vers l'analogie botanique. En utilisant (*ex absurdo*) l'argument de Du Verney et de Winslow (la perfection de l'horloge), il se demande ce qu'il en serait de l'horloger qui, de dessein prémédité, « dépenserait autant de peine à fabriquer de mauvaises montres qu'à en produire de parfaites » [17]. Le mécanisme bien réglé de l'horloge nous interdit d'espérer jamais voir des montres extraordinaires ou irrégulières. Il se peut seulement qu'elles soient cassées. L'apparente irrégularité d'une montre dont un horloger fantaisiste aurait inversé l'ordre des pièces (de la droite à la gauche) s'avanouit dès lors qu'on peut s'assurer de son bon fonctionnement, comparé à la montre non inversée (4e Mémoire, p. 521). Aussi habile soit-il, qu'il inverse ou non les montres, jamais l'artisan ne fera que l'horloge nous étonne par quelque invention. Alors que la plante, même sans le secours du jardinier produit soudain du nouveau. Ainsi en est-il du « trait singulier » du Bois de Boulogne, où deux chênes se marièrent à partir de la proximité de leurs branches (1er Mémoire, p. 266). Produire du nouveau, telle est l'injonction du monstre à la nature ; l'invention, telle est la catégorie qu'occupe de manière éminente le monstre dans l'histoire naturelle, en bousculant de ce fait la méthode de recensement et de classement. Mais « deux pommes, deux poires, deux cerises ou tous autres fruits, qu'on trouve unis ensemble sur l'arbre et qui y forment une espèce de monstre » (*ibid.*, p. 260-272) ne font pas exception aux formations ordinaires. Le jardinier n'est pas vraiment un technicien ; l'horticulture ne relève pas de l'artifice, mais de l'art. Au plan des animaux et des hommes, bienheureux le médecin qui pourra se dire jardinier des organes plus que chirurgien. Plus, bienheureux celui pour qui la chirurgie est jardinage, car il réitère, par l'analogie avec le végétal les possibilités de la nature, en les imitant et en les prolongeant, la nature ne faisant que s'imiter elle-même dans les greffes spontanées. D'où, chez Lémery, la garantie de l'ordre et la complétude du tableau : les monstres animaux comme les

monstres végétaux sont des « exemples continuels » d'une même mécanique. Ainsi est évacuée par le biais du jardinage, toute singularité des conformations extraordinaires, dans l'étiologie accidentaliste par simple « contact » et « union » de deux germes originairement séparés. Les « entre-deux » cases du catalogue des animaux vont alors pouvoir fournir argument, à la manière de la greffe, à l'idée du caractère finalement naturel et banal du monstre. Entre l'horloge et la plante, du côté de la greffe, l'hybride est la preuve vivante de la force du système des accidents contre les œufs monstrueux. Tel est le sens de l'accouplement « *fortuit* » d'un chat et d'une chienne dans le Second Mémoire ; le processus flagrant de la génération accidentelle des hybrides fait jouer l'analogie comme une identification des deux individus en présence : « Si quelque anatomiste aussi clairvoyant par les yeux que par l'esprit se donnait la peine de creuser dans la structure extraordinaire de ces monstres, pour y découvrir comment ce qu'il y a de monstrueux dans leurs parties a été produit, [il concluerait] qu'ils doivent uniquement à une sorte de cause accidentelle ce qui fait leur caractère particulier » (2e Mémoire, p. 305-330). Hybride accidentel, le monstre et sa structure extraordinaire ne témoignent plus en effet que d'un « caractère particulier ». L'idée que la nature ne fait que réitérer ses propres processus, jusque dans ses erreurs qui sont l'analogie de ses productions ordinaires, aura une incidence chez Maupertuis : rêvant, avant l'heure, d'être une sorte de Dareste provoquant artificiellement de nouveaux monstres, il conçoit lui aussi ce rêve comme l'extension de l'art d'un jardinier qui accentuerait les variétés fortuites que les « accidents » ou le « hasard » font apparaître dans la nature : « La nature en contient le fond, mais c'est le hasard ou l'art qui les mettent en œuvre. On en tire un exemple des espèces de chiens nouvelles » [18]. Les variétés ne sont donc pas exceptionnelles relativement à ce jardinage qui « prolonge » la nature : « Des hommes d'une grandeur et d'une petitesse extrême sont des espèces de monstres ; mais qui feraient des peuples, si l'on s'appliquait à les multiplier » [19]. La prodigalité de la nature, lorsqu'elle rompt la chaîne de la continuité, celle de la mémoire élémentaire des particules, provoque d'autres possibilités qui se perpétueront pourvu que « l'ordre et la convenance » des organes y soient respectés. On sait comment, cette thèse étant posée, le génie de Maupertuis l'entraînera vers des contradictions et des découvertes qui le mèneront bien au-delà d'une pure combinatoire spatiale. Pourtant, lui aussi restera séduit par cette

absorption des monstres dans le jeu analogique des variétés, livrées à une nature qui s'imite elle-même, dans « l'ordre et la convenance ».

Diderot, au contraire, introduit la sauvagerie dans l'image végétale, en bousculant l'ordre du tableau. Ainsi donne-t-il à son jardinier-démiurge la possibilité en jouant avec les brins, de produire *par bouture* des êtres beaucoup plus fantastiques, comme ceux de la *Suite de l'Entretien :* entre les hommes-singes et les chèvre-pieds, Bordeu et Mlle de Lespinasse réalisent une question de poétique, c'est-à-dire une fabrication suggérée par les boutures naturelles. A l'article « *Jardin* » de l'*Encyclopédie,* Jaucourt conseille de réprimer la forte pente de l'arbre qui travaille pour sa propre utilité, et de le tailler pour obtenir des fruits au lieu de feuilles. Compte tenu du rôle domestique des chèvre-pieds, on peut penser que la nature invite ces jardiniers que sont les anatomistes à produire de nouvelles variétés qui auraient quelque utilité, cette fois non plus relativement à l'économie animale, mais à l'économie des sociétés ! L'art, quand il n'est pas mauvais artifice mais imitation de la nature, permet à l'inquiétude de la molécule de se régénérer, et de faire apparaître de nouvelles variations, cette fiction tenant lieu en même temps de théorie de l'anomalie mutante. Ainsi en va-t-il chez Kant, dans la *Critique du Jugement,* qui voit une créature anomale (*anomalisches Geschöpf*) dans l'apparition de parties tout à fait nouvelles, qui permettent la conservation d'un arbre atteint de lésions.

Sans les activités de l'art, les ressources inventives de la molécule s'épuiseraient. D'où l'importance de ce modèle de la greffe et des techniques de jardinage comme fiction de la variation des espèces. Dans la *Vénus physique,* Maupertuis écrit : « Ce qu'il y a de sûr, c'est que toutes les variétés qui pourraient caractériser des espèces nouvelles d'animaux et de plantes tendent à s'éteindre : ce sont des écarts de la Nature dans lesquels elle ne persévère que par l'art ou par le régime. Ses ouvrages tendent toujours à reprendre le dessus » (*éd. cit.,* p. 110). Et D'Holbach, dans le *Système de la Nature :* « Quoi que je n'ignore pas qu'il est dans l'essence du feu de brûler, je ne me croirai pas dispensé d'employer tous mes efforts pour arrêter un incendie » (éd. Londres, 1781, t. I, p. 194).

L'art naturel des greffes permet de comprendre ce qui peut apparaître comme une contradiction dans les conceptions médicales de Diderot-Bordeu : il s'agit en vérité d'une ambivalence, qui tient encore une fois à la différence entre le mauvais

artifice et l'art légitime. Contradiction apparente : d'un côté, le naturalisme hippocratique et la médecine expectative ; de l'autre, une médecine interventionniste, essentiellement à propos de deux questions : l'apologie de la chirurgie et l'affaire de l'inoculation de la petite vérole : on sait comment Diderot prit parti pour l'inoculation, et comment il exhorta la mère de Sophie Volland à en répandre l'usage dans ses campagnes. Dans la célèbre querelle qui l'opposa à d'Alembert lorsque celui-ci, dans ses deux *Mémoires* de 1761 exprima ses réticences en fonction d'un calcul des probabilités mesurant les risques de décès provoqués par l'inoculation, Diderot approuva Tronchin et Bordeu. A l'article « Insertion de la petite vérole », dans l'*Encyclopédie,* Diderot commente l'importance de l'entreprise, en soulignant la victoire sur les préjugés, et le triomphe de l'art sur la nature, « qui fait reculer la mort » : « La nature nous décimait, l'art nous millésime ». Et aussi à l'article « Homme », qui résume la position de Buffon sur la question de l'allongement de la vie [20]. D'autres, comme Condorcet, avaient absolument contesté l'idée d'un terme naturel à la vie, et Ménuret de Chambaud, à l'article « *Mort* », parle de pronostic et de curation à propos de la distinction entre mort imparfaite et mort absolue. Guérir la mort : toute-puissance de la médecine qui peut réinventer le cours de la vie. A propos de la question de la peine de mort régulatrice des désordres, Diderot, dans la *Lettre à Landois,* indique que l'idée de la nécessité naturelle n'exclut pas la capacité des hommes à la modifier : « quoique l'homme bien ou malfaisant ne soit pas libre, l'homme n'en est pas moins un être qu'on modifie : c'est par cette raison qu'il faut détruire le malfaisant sur une place publique » (t. III, p. 13). L'ambivalence interventionnisme-médecine expectante est clairement explicitée dans la *Lettre à Morand,* où est affirmée la nécessaire collaboration de la médecine et de la chirurgie : contre l'artifice des médicaments et des saignées, Diderot se prononce en faveur de l'art chirurgical. Les capacités humaines de modification sont aussi infinies que les jeux de la molécule.

On peut penser que Diderot, sur cette question des anomalies, s'orienterait non vers une *théorie* des monstres, mais vers la *fiction* matérialiste de l'inquiétude de la molécule, inquiétude imprévisible, qui, par greffes et hybridations spontanées déclenche du nouveau et combine des variétés inattendues. A l'article « Greffe » de l'*Encyclopédie,* Diderot évoque ce triomphe de l'art sur la nature : on force la nature à prendre d'autres arrangements ; on peut même transformer l'espèce ;

mais peut-on créer d'autres espèces ? Ce serait en suivant les procédés de la nature, en attendant tout du hasard, et en rencontrant « des circonstances aussi rares que singulières ». Cette fiction du jeu et de la greffe peut s'accorder avec une vision tout à fait prométhéenne de la médecine, celle par où s'achèvent les *Éléments de physiologie :* possibilité indéfinie des progrès de l'art de guérir par la chirurgie. C'est pourquoi si on considère que Diderot *rêve* sa théorie des monstres, il la rêve au sens où il fabrique des chevre-pieds, et il la rêve aussi au sens où il projette une utopie médicale, qui referait la nature, en obéissant paradoxalement aux ordres qu'elle donne.

ANNIE IBRAHIM,
Lycée Colbert, Paris.

NOTES

1. Nos références sont celles de l'édition Lewinter des *Oeuvres complètes* (Paris, 1969) sauf pour les *Éléments de physiologie* cités d'après l'édition J. Mayer (Paris, Didier, 1964).

2. Voir G. Canguilhem, *Le normal et le pathologique* (P.U.F., 3e éd. 1975) ; en particulier p. 81-90, à propos du jeu des deux étymologies a-nomos et *an-omalos ;* G. Canguilhem rappelle une remarque du *Vocabulaire philosophique* de Lalande sur la confusion étymologique qui a aidé au rapprochement d'anomalie et d'anormal, l'un fournissant à l'autre l'adjectif qui lui manquait, et réciproquement. Renoncer à la confusion entre le *nomos* grec et le *norma* latin, c'est donc définir rigoureusement l'anomalie comme un *fait* descriptif, et la distinguer radicalement de l'anormal, qui relève toujours d'une axiologie.

3. On trouvera cette image d'un Diderot précurseur des évolutionnismes du 19e siècle dans Fernand Paître, *Diderot biologiste* (1904) ; Suzanne Doublet, *La médecine dans les œuvres de Diderot* (1934) ; Louis Gerne, *Le philosophe Diderot, le médecin Bordeu et la médecine* (Arras, 1884) ; Jean Mayer, *Diderot, homme de science* (1954) ; les articles de Norman Laidlaw : « Diderot's teratology » (*Diderot Studies,* IV, 1963) et de Max Wartofsky : « Diderot et le développement du monisme matérialiste » (*id.,* II, 1952). Et aussi dans des études générales : P. Ostoya Les théories de l'évolution (1951), Émile Callot, *La philosophie de la vie au 18e siècle* (1965).

4. G. Canguilhem : *Études d'histoire et de philosophie des sciences* (introd.) (Paris, Vrin, 1968).

5. Il faut excepter surtout J. Roger : *Les sciences de la vie dans la pensée française du 18e siècle,* et F. Jacob, *La logique du vivant* (1970). Mais aussi L. G. Crocker, *Diderot et le transformisme français au 18e sicèle* (John Hopkins Press, 1959) et *Diderot's chaotic order* (Princeton University Press, 1974) et Emita Hill « Role of'le monstre in Diderot's thought » *(Studies on Voltaire,* vol. 97, 1972).

6. Le terme de précurseur est-il d'ailleurs jamais utilisable absolument, en particulier dans le domaine des sciences du vivant ? Voir là-dessus l'étude d'A. Fagot sur le « transformisme de Maupertuis » *(Actes Maupertuis)* Paris, 1975, p. 163-181) et M. Barthélémy-Madaule, *Lamarck ou le mythe du précurseur* (Paris, 1979.

7. On pourrait voir Diderot tomber d'ailleurs sous le coup de l'accusation qui frappe Lémery dans le texte d'Isidore Geoffroy : « Il était conduit à ne voir dans les êtres anormaux que les produits aveugles et désordonnés du hasard » (III, p. 491).

8. Voir H. Gouhier, *La philosophie de Malebranche* (Paris, 1926).

9. *Système de philosophie* (Paris, 1690), III, p. 29-30.

10. *Histoire de l'Académie des Sciences* (1703), p. 28. G. Canguilhem, « Fontenelle, philosophie et historien des sciences », *Annales de l'Université de Paris,* 27e année (juil-août 1957), p. 384-390.

11. Empédocle aurait déjà défendu ce principe, aux dires d'Aristote (*Physique,* II, *8, 198b). Lucrèce : De Natura rerum,* V, v. 837 à 850 et v. 855 et II, v. 870 à 901.

12. Voir l'introduction de J. Varloot au tome II, des *Oeuvres choisies* de Diderot (Éditions sociales 1972), p. 14.

13. *De la dignité et de l'accroissement des sciences,* II, 1 (éd. Riaux, 1843), p. 99 (1605).

14. Le paragraphe 108 des *Recherches sur les glandes* (1751) est à l'origine de l'image de la grappe d'abeilles que Diderot utilise dans le *Rêve.*

15. Voir les réflexions de J. Monod et de F. Jacob (*ouvr. cités*) sur les notions d'aléa et de loterie dans les théories de l'hérédité. Et le rôle du « modèle-Diderot » dans des questions d'épistémologie plus générales : Ilya Prigogine et Isabelle Stengers, *La Nouvelle alliance* (Paris, 1979), et Michel Serres, *Genèse* (Paris, 1982).

16. Voir le Colloque d'Aix, *Le Jeu au 18e siècle* (Aix, 1976) ; E. de Fontenay, *Diderot ou le matérialisme enchanté* (Paris, 1981) ; Emita Hill : « Materialism and monsters in *Le Rêve de d'Alembert* », *Diderot Studies,* X, (1968).

17. 2e partie du 4e Mémoire sur les monstres, *Mémoires de l'Acad. des Sc.* 1740 (Paris, 1742), p. 517-538.

18. *Vénus Physique,* Oeuvres (Lyon, 1756), t. II, Table analytique, article « Variétés ».

19. *Ibid., Lettre sur le progrès des sciences,* par. XIII, p. 421.

20. C'est Deparcieux qui, dans son *Essai sur les probabilités de la vie humaine,* élabore la mise en question d'un ordre de la mort. Sur ce problème, voir Robert Favre, *La mort au siècle des Lumières* (Lyon, 1978).